

L'Inde Littorale

CALCUTTA

TEXTE PAR A. URBAIN.

Vingt-deux Gravures

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE DANIELH.



PARIS

DAUVIN ET FONTAINE, LIBRAIRES,

35, PASSAGE DES PANORAMAS.

1840

TABLEAUX

PITTORESQUES

DE L'INDE.

CHAPITRE I^{er}.

Temple singulier. — Le Rhinocéros. — Serinagour.

EN quittant Hurdwar, comme on l'a vu à la fin du volume précédent, nous nous dirigeâmes vers les montagnes.

A peu de distance de l'endroit où se font les ablutions religieuses dans le Gange, on aperçoit un arbre *banyan* fort curieux. Il est consacré au culte de la divinité indienne, et son sanctuaire est visité, en tout temps, par la foule des pèlerins d'alentour. Ce sanctuaire n'est autre que le vaste tronc de l'arbre que l'on a creusé et entouré d'une terrasse, et qui forme, grace au zèle pieux des fidèles, un temple très-fréquenté. Ils ne font qu'entrer par une porte et sortir

par l'autre. Ils déposent près de cette dernière leurs offrandes, selon l'usage des vrais croyants, en petites pièces de monnaie du pays. Ce pèlerinage intérieur leur procure une purification mystique de leurs souillures morales. Étrangers aux dogmes religieux de cette foule, nous ne pûmes être admis au secret de cette chapelle *végétale*, où notre présence eût profané les saints mystères, et neutralisé la toute-puissante efficacité de l'intervention divine.

Un peu plus loin s'élevaient plusieurs petits temples indous ; mais comme ce canton n'est guère habité que par des individus appartenant aux castes les plus pauvres et les plus ignorantes, aveuglément dupes des jongleries de leurs prêtres, le culte de ces temples n'est qu'un tissu de pratiques grossières et absurdes, que ne rachètent pas les cérémonies pompeuses ou riantes qu'on voit dans les autres contrées. Cependant on respire en ce lieu un air de sainteté plus qu'ordinaire. Quelque chose de solitaire et de solennel en rend l'aspect imposant, borné comme il est par la vue des montagnes voisines dont les ombres gigantesques l'enveloppent et se projettent au loin.

Les brahmines qui desservent ce lieu sacré racontent sur cet arbre singulier d'étranges histoires, qu'ils font remonter au-delà du déluge. Elles sont pour eux une source de profits, et servent à soutenir la superstition parmi le peuple. Au reste, à les entendre, le nombre des pèlerins qui ont traversé l'intérieur de l'arbre-temple pour sauver leur âme, est tel qu'il surpasse de beaucoup les générations écoulées depuis l'origine de cette pratique.

La partie supérieure du *banyan* n'offre rien de remarquable ; elle n'ombrage pas même un espace de terrain aussi étendu que le font quelques arbres de même espèce sur les bords du Gange. Quoique la tige soit assez vigoureuse, et porte en elle tous les symptômes d'une longue durée, on voit pourtant bien qu'elle a déjà passé l'époque de sa sève première. La main du temps s'appesantit sur elle.

Nous pénétrâmes dans les montagnes par le *ghaut*¹ de Coaduwar. Nous rencontrâmes plusieurs voyageurs qui nous donnèrent une fâcheuse nouvelle, en nous annonçant que la neige avait commencé à tomber un peu avant leur départ de Serinagour. Cette ville était le point où nous comptions terminer notre excursion.

Cependant, à mesure que nous avançons, le ciel paraissait prendre une couleur de rouge foncé, quand tout à coup, au débouché d'un vallon, nous aperçûmes au loin les montagnes tout en feu. Les flammes léchaient leurs flancs sur une étendue que nous estimâmes être de plusieurs milles. Dirigées par le vent, leurs ondulations ressemblaient aux vagues mouvantes de l'Océan, embrasées par les rayons obliques du soleil à son déclin. Cette mer de feu présentait à la vue un spectacle à la fois neuf et effrayant.

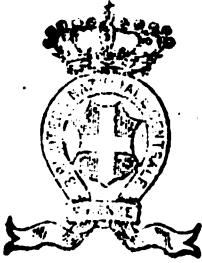
De tels phénomènes ne sont pas rares. On les attribue à l'action des bambous de la plus grande espèce, dont les tiges sans aspérités, poussées par le vent,

¹ On appelle *ghaut* de vastes rampes qui conduisent d'une côte escarpée aux bords du fleuve.

produisent, à l'aide de leur frottement, des étincelles, qui bientôt se changent en un vaste incendie, et embrasent des forêts entières sur la croupe des montagnes. Ces incendies durent souvent plusieurs jours. Ils s'éteignent comme ils s'allument, en un clin d'œil, dès qu'il tombe une de ces pluies de déluge si communes dans les pays montueux, où le ciel semble ouvrir parfois toutes ses cataractes ensemble. Il est certain que rien dans nos climats tempérés ne peut donner une idée des torrents d'eau qui découlent alors des montagnes, et de la violence avec laquelle ils se précipitent. Il est presque impossible à l'homme, et même aux animaux, de résister à la rapidité de leur course. C'est dans les forêts que tout être vivant cherche alors un refuge sous le couvert des arbres immenses et séculaires, dont la cime n'est encore qu'un insuffisant abri.

Ces forêts qui ombragent la partie inférieure des montagnes, sont remplies de gibier de toute espèce, mais surtout de paons. Rien n'est agréable comme de voir, au lever du soleil, ces beaux oiseaux sortir des plus sombres réduits des bois, et couvrir les vallées de leurs troupes nombreuses.

Dans les contrées les plus basses, on trouve l'éléphant sauvage; aussi, mais plus rarement, le rhinocéros. Nous fûmes assez heureux pour jouir de la vue d'un de ces animaux; hasard d'autant plus favorable, qu'ils ne se cherchent point, et ne vivent point en troupes comme l'éléphant, ce qui rend leur rencontre beaucoup plus chanceuse.





Ce fut au détour d'une colline formant un angle saillant et aboutissant à un ruisseau étroit, que nous vîmes sur la rive, en face de nous, un superbe rhinocéros mâle. Il était debout au bord de l'eau, la tête penchée comme s'il eût à l'instant fini d'étancher sa soif dans la fraîcheur du courant. Comme il était immobile et à environ deux cents pas de nous, M. Daniell, protégé par une saillie du rocher, put en approcher assez pour en tracer une esquisse très-fidèle. Quand il eut fini, un coup de fusil fit partir l'animal, qui se retira d'un pas tranquille dans le *jongle*, sans avoir l'air effrayé ni du bruit de l'arme, ni de l'aspect de notre troupe restée à une certaine distance.

Le rhinocéros a été décrit amplement par les naturalistes, et de nombreux échantillons de cette espèce existent dans tous les cabinets d'histoire naturelle de l'Europe. Toutefois nous ne croyons pas inutiles quelques détails pris aux lieux où cet animal offre les traits et les proportions les plus remarquables. Sous ce rapport, la description de l'individu dont nous donnons ici la figure peut offrir quelque intérêt, et aux naturalistes peut-être la matière de nouvelles observations.

Il existe deux espèces de rhinocéros, le *bicorne* et l'*unicorne*. La première est, je le pense, particulière aux contrées d'Afrique. Elle est inconnue dans toutes les parties de l'Inde, où l'on ne trouve que le rhinocéros unicorne. Sa taille n'est guère inférieure à celle de l'éléphant, bien que son volume soit de beaucoup moindre. Son courage et son agilité supérieurs en font un animal des plus redoutables. Sa tête ressem-

ble par sa forme à celle du porc ; ses yeux sont petits, son regard terne, et sa physionomie stupide et sauvage. Sa longueur, la queue non comprise, est de onze à douze pieds, ainsi que la circonférence du corps. On dit que quelques individus excèdent ces proportions. Il parvient quelquefois à sept pieds de haut. Il est extrêmement fort, et son épiderme est si dur et si épais, qu'il est impénétrable aux balles. Le cuir est découpé en curieuses écailles si bien jointes, si bien raccordées, qu'à une certaine distance il offre l'aspect d'une élégante cotte de mailles. La surface en est extraordinairement rude et si résistante au toucher que même la plus forte pression ne peut y laisser de trace. Les seules parties vulnérables de l'animal sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles.

: Le rhinocéros a des habitudes très-solitaires. Il parcourt seul les *jongles* les plus impénétrables : sa rencontre est un objet de terreur pour tous les autres animaux. Cependant il ne les attaque presque jamais sans provocation.

La corne qu'il porte sur le nez est grosse et pointue. Elle se recourbe vers le front dans sa partie supérieure, et forme un angle aigu avec le cartilage du museau, au-dessus duquel elle s'élève d'environ trente pouces. Cette corne est une arme terrible ; avec son secours employé à propos, on a vu des rhinocéros étendre à terre de monstrueux éléphants. Au reste, elle n'est point adhérente à la boîte osseuse de la tête ; quand l'animal est tranquille, elle pend simplement entre les narines ; mais à l'approche ou à l'attaque

d'un ennemi, il s'opère une telle tension des muscles et de la peau à laquelle elle est fixée, qu'aussitôt cette arme devient inébranlable et acquiert une force de résistance assez grande pour pénétrer le tronc d'un arbre à plusieurs pouces de profondeur.

La lèvre supérieure du rhinocéros est fortement proéminente et singulièrement souple. Elle fait les fonctions d'une trompe courte, et lui sert à saisir les racines des arbres et autres substances esculentes. Elle est susceptible d'extension et de contraction suivant les besoins de l'animal. Avec cette lèvre et le secours de sa langue, dit Bruce, il abaisse les branches supérieures et touffues pour les dévorer. Quand il a dépouillé un arbre de son branchage, il ne l'abandonne pas pour cela ; il enfonce aussi profondément qu'il lui est possible sa corne dans la partie inférieure du tronc ; puis il le fend en remontant, de manière à le réduire en baguettes étroites, qu'il entasse ensuite dans ses vastes mâchoires, et qu'il broie aussi aisément qu'un bœuf le ferait d'un pied de céleri.

La femelle ne produit qu'un petit à la fois ; ce dernier met quinze ans environ à atteindre sa croissance. Le rhinocéros est d'un naturel farouche, et semble n'avoir été créé que pour satisfaire un monstrueux appétit. Quand il est irrité, il se livre à des accès de furie qui rendent son approche très-dangereuse. Moins doux que l'éléphant, il est aussi beaucoup plus à craindre dans sa colère, à cause de son agilité supérieure, et de son indomptable férocité. Sa voracité est extraordinaire ; il consomme, quoique plus petit,

la nourriture d'un éléphant. Un jeune individu de cette espèce, envoyé du Bengale à Londres en 1739, à l'âge de deux ans, coûta 1000 livres sterling (25,000 fr.) pour sa nourriture pendant la traversée, y compris son fret.

Avant de pénétrer par le passage qui sépare les montagnes de la plaine, nous fûmes obligés d'obtenir du rajah de Serinagour la permission de visiter sa capitale. Elle nous fut accordée sans difficulté, mais non sans entraîner une perte de temps, à cause des formalités plus nombreuses qu'agréables qui font loi dans les cours des plus petits rajahs. Toutefois nous trouvâmes moyen de passer notre quarantaine assez agréablement en parcourant les vallées que traversait la route qui devait nous conduire au *ghaut* de Coaduwar. Le rajah nous envoya une escorte avec deux hirkarrahs (messagers), pour nous aider à franchir ce passage, où les montagnes se rapprochant autour de nous, étalaient à nos yeux les formes grandioses et majestueuses qui distinguent particulièrement ce lieu célèbre.

Dans le passage même, au sommet d'une colline terminée en plateau, et sur laquelle on monte par des degrés taillés dans le roc, est bâti un petit village fort propre, entouré d'une palissade solide et fermé par une porte. L'ouverture de cette porte est étroite et pratiquée dans le massif d'un mur épais. La vallée qui entoure la colline est défendue, du côté de la plaine, par un courant rapide, qui, faisant un demi-cercle, et l'entourant à moitié, va se précipiter dans

les vallées inférieures, avec ce bruit et cette impétuosité ordinaires aux torrents des montagnes.

La porte du village était gardée par un petit détachement de troupes du rajah. Dès que nous en eûmes franchi l'entrée, nous nous trouvâmes sur le territoire de Serinagour. Ce village est entièrement inhabité dans la saison des pluies, car alors le *ghaut* est tout-à-fait inabordable, et devient le repaire des tigres, des léopards, des ours, des hyènes, et d'autres bêtes féroces, qui toutes se retirent dans les jungles dès que le ciel plus serein et la température plus favorable rappellent l'homme dans ses habitations. Là, le *vakil* (envoyé) du rajah nous procura le nombre nécessaire de *diggeris* et de *sillenis*, c'est-à-dire de porteurs, les uns pour nos palanquins, les autres pour notre bagage. Cet homme fut plein d'attentions pour nous, et fit tout ce qu'il put pour nous éviter une partie des obstacles inséparables d'un voyage de montagnes. L'un de ces obstacles, dans la contrée que nous parcourions, c'est la répugnance que témoignent les habitants à se prêter aux commodités des étrangers. Aussi n'est-il pas facile d'obtenir d'eux des hommes pour le transport des effets. En général, ce peuple forme une race sans énergie, malgré les privations auxquelles il est souvent exposé, et les rudes travaux qu'elles leur imposent de temps en temps.

Le palanquin dont on fait usage dans ces contrées est d'une construction particulière et parfaitement adaptée à la nature inégale du sol. Souvent sur les pentes escarpées qu'il faut gravir à chaque instant, le

sentier tourne si brusquement autour de rochers coupés à angles aigus, qu'il serait impossible de doubler ces espèces de caps avec le palanquin ordinaire. C'est pourquoi les brancards de ceux en question sont partagés dans le milieu, et reposent sur un pivot mobile, de manière que la partie antérieure ou postérieure puisse se replier à volonté quand le porteur de devant tourne autour d'une butte anguleuse, et reprendre sa première position dès que l'obstacle est franchi. On ne peut voir sans surprise l'agilité avec laquelle les *sillenis* escaladent les pentes les plus rapides, où souvent on trouve à peine le passage d'une chèvre, et cela chargés comme ils sont, de leurs fardeaux, dont le poids incommoderait tout homme d'une force ordinaire, même sur un chemin uni. Ils portent avec eux des bambous, au bout desquels est fixée une traverse en forme de T; ces sortes de potences leur servent à accrocher leur charge quand ils veulent se reposer. Ces hommes sont, en général, petits, mais membrus, et leurs muscles sont fortement développés par l'exercice fatigant et continu qu'exige leur métier.

Leurs jambes sont souvent couvertes de varices veineuses, qui parviennent à la grosseur du petit doigt, et font l'effet de cordes roulées autour de cette partie du corps. On éprouve un sentiment pénible à l'aspect de cette infirmité, et l'on craint toujours de voir ces grosseurs se rompre subitement par quelque effort musculaire, accident qui ne manquerait pas d'être mortel pour l'individu.

Nous trouvâmes en cet endroit la route difficile et

parfois dangereuse. Elle était tracée tout au bord de ravins profonds, et, de loin en loin, taillée dans le massif du roc. Le torrent appelé Coah-Nullah se précipitait sous nos pieds, comprimé par son lit étroit de rochers, et allait rejoindre, en mugissant et chargé d'écume, le courant principal dont il était un des nombreux affluents.

Ce torrent se brise, en certains endroits, sur de vastes rochers qui interrompent son cours, avec un bouillonnement et un tumulte terrifiants pour le voyageur qui y plonge un œil inquiet, du haut de l'un des ponts fragiles si multipliés sur la route.

La frayeur qu'inspira à nos domestiques l'aspect de la contrée nous fit perdre encore du temps. Plusieurs d'entre eux refusèrent d'aller plus loin, et en dépit des soins attentifs du *vakil*, quelques-uns des porteurs qu'il nous avait procurés nous quittèrent dès que nous eûmes passé le *ghaut* de Coaduwar. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous parvînmes à les remplacer. Nous mîmes ensuite en usage, pour retenir leurs successeurs, un mode de contrainte et de discipline que la nécessité seule pouvait justifier, mais que nous n'avions pas l'alternative d'éviter. En un mot, nous fûmes obligés de substituer les étrivières à la persuasion, et de veiller attentivement, pendant toute la route, sur la conduite de nos nouveaux serviteurs.

Durant notre halte, il arriva un incident que je vais rapporter avec quelque plaisir, je l'avoue, parce qu'il caractérise au plus haut degré l'adresse de ces

montagnards pour mettre en défaut l'instinct féroce des animaux dont la rencontre menace à chaque pas leurs jours.

J'étais entré dans un vallon profond, armé de mon fusil et accompagné de deux montagnards, dans l'espoir d'abattre quelque pièce de gibier, fort abondant dans les jongles de ce canton, mais aussi tellement sauvage qu'il n'est pas facile de l'atteindre.

Après une marche longue et fatigante, nous montâmes avec quelque difficulté un escarpement de la montagne qui nous barra subitement le passage, quand tout à coup, en arrivant à son sommet qui surplombait un précipice, nous vîmes un ours déboucher d'un fourré du voisinage, et s'avancer vers nous avec des intentions évidemment fort équivoques. Mon premier mouvement fut de me préparer à faire feu, bien que mon fusil ne fût chargé que de grenaille; mais l'un de mes guides me fit signe à l'instant de m'arrêter; et me fit entendre par gestes (car c'était à grand'peine si je comprenais sa langue), qu'il allait attaquer notre ennemi sans armes. En effet, il commença aussitôt sa manœuvre avec tant de dextérité et de sang-froid, que je ne pus douter un instant de l'issue favorable de la lutte, malgré les périls qui y semblaient attachés.

Presque tout au bord du précipice s'élevait un grand arbre aux branches verticales, semblable, sinon pour la forme, au moins pour l'essence, au frêne des montagnes, et dont le bois était à la fois compacte et flexible. Le montagnard s'avança vers l'ours,

et, par quelques provocations, il n'eut pas de peine à l'éloigner de moi et à l'attirer vers lui. L'animal irrité tourna sur-le-champ toute sa rage contre cet ennemi. Celui-ci voyant cela, sauta lestement sur l'arbre, où il fut suivi par l'ours avec une égale promptitude. L'homme, parvenu à la cime, attachà, sans perdre une minute, une longue corde à l'extrémité de la branche sur laquelle il était posé, et la laissa couler à terre, où l'un de ses compagnons, la saisissant par l'autre bout, se mit à tirer de toutes ses forces, de manière à faire décrire à la branche un quart de cercle, et à l'amener à une position presque horizontale. Elle se trouvait ainsi projetée au-dessus du précipice, dont aucune autre branche intermédiaire ne la séparait. Cela fait, et le degré de tension étant suffisant, le montagnard se glissa avec précaution jusqu'au point le plus rapproché de l'extrémité, toujours suivi de l'ours, qui avançait avec une prudence au moins égale. Puis, dès qu'il vit la bête posée sur la branche tendue, il se laissa glisser adroitement le long de la corde jusqu'à terre. L'ours, frustré de sa proie d'une manière si inattendue, chercha à se retourner et à revenir sur ses pas ; mais à peine eut-il lâché prise dans ce but, que l'homme coupa tout à coup la corde, dont le bout avait été solidement noué à une souche voisine ; la branche alors, dégagée de sa violente contrainte, reprit son élasticité, et regagna avec une force irrésistible sa position naturelle. La promptitude, l'impétuosité du choc détachèrent l'ours de son étreinte : il fut lancé dans l'air comme un bloc de rocher par une catapulte.

A peine eut-il le temps de pousser un cri étouffé ; précipité dans l'abîme, il alla tomber, avec un bruit sourd, sur les rochers qui en garnissaient le fond, et ne tarda pas, sans doute, à devenir la proie inanimée des vautours et des chakals. L'adresse avec laquelle le hardi montagnard conduisit ce périlleux stratagème, me jeta dans l'admiration.

Dans notre trajet jusqu'à Serinagour, nous rencontrâmes en abondance toutes les espèces d'arbres et de plantes d'Europe. Nous vîmes l'églantier avec et sans épines, le châtaignier, l'érable, le saule, le pommier, le poirier, l'abricotier, l'épine-vinette, le bouleau, l'if, le pin, le frêne, le sapin. Nous trouvâmes encore le mûrier, le laurier, le noisetier, la mauve de marais. La framboise, la fraise, la groseille, abondent dans ces contrées, ainsi que les fleurs familières aux Européens, telles que la rose églantine, l'héliotrope, le lychnis, le souci, le narcisse, le pavot, le pied-d'alouette. Les laitues, les turneps, les choux, les pommes de terre y poussent également fort bien et en grande quantité. Je crois même qu'il existe à peine une fleur, un fruit ou un légume d'Europe qui ne soit pas un produit de quelque partie de ces montagnes. On nous dit que dans les régions les plus élevées, on rencontrait souvent des chênes; cependant nous n'en vîmes pas. L'ortie commune y croît abondamment, mais elle est moins piquante qu'en Europe. Nous nous amusâmes beaucoup des grimaces et de la promptitude avec lesquelles nous vîmes se remettre sur pied deux de nos serviteurs bengalais qui s'étaient

avisés de s'étendre sur une touffe de cette herbe traîtresse, et de leur ébahissement, tandis qu'ils cherchaient à découvrir la cause de leur douloureuse surprise.

Nous traversâmes plusieurs *nullahs* (ravins) au milieu desquels étaient d'énormes masses détachées des rocs supérieurs; elles étaient tellement arrondies et polies par l'eau du torrent, qu'on aurait pu les croire ainsi façonnées de main d'homme. Pendant les pluies qui gonflent les torrents, ces masses, remuées par le courant, éprouvent un frottement continu, et une agitation au-dessus de toute idée. Il est vrai que l'impétuosité des eaux qui descendent des montagnes est si grande, qu'elles entraînent dans la plaine des quartiers de roche tout entiers.

Pendant les difficultés de notre voyage ne faisaient que croître; il fallait une bonne tête pour oser plonger un regard au fond des gouffres béants qui s'ouvraient sous nos pas, et notre curiosité ne nous permettait pas de passer les yeux fermés; d'ailleurs, le chemin que nous suivions pour descendre la montagne était parfois tellement escarpé, que nous étions forcés de nous accrocher aux saillies des rochers ou à quelques buissons rabougris qui croissaient çà et là en dépit de la nature pierreuse et des aspérités du terrain.

Mais nous étions dédommagés par l'aspect sublime que nous offraient ces pics élevés, qui nous entouraient de tous côtés. Des vallées si profondes et si sombres qu'elles défiaient le regard le plus perçant; des rochers qui s'élançaient en spirales majestueuses

au-dessus d'elles, entourés d'une ceinture légère de nuages, tel était le contraste à la fois grandiose et pittoresque, magnifique et sauvage, qui frappait nos yeux à chaque pas. Il ya quelque chose de si solennel, de si irrésistiblement saisissant dans le spectacle de ces admirables créations, que sans l'attrait de la végétation parsemée çà et là sur ces côtes gigantesques, et qui invite les voyageurs à jouir de sa fraîcheur, on ne se sentirait pas le courage d'aller plus loin.

Nous étions quelquefois obligés de traverser à gué les *nullahs*, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et ce n'était pas sans peine que nous pouvions tenir pied, à cause de la rapidité du courant, et des pierres rondes et mouvantes qui l'obstruaient. On ne peut se faire une idée des obstacles et du danger que présente le passage de ces petits torrents. La moindre glissade peut être fatale ; car telle est la violence avec laquelle ils roulent, que si le voyageur ne met pas toute sa force et son attention à garder son équilibre, le courant ne tarde pas à lui faire perdre pied, et une fois renversé, il est précipité de cascade en cascade, et broyé contre les quartiers de roche avant qu'il soit possible de venir à son secours. Le lit de ces *nullahs* est étroit, profond et irrégulier. Un des hommes de notre suite fut renversé, et ne dut son salut qu'au hasard, qui lui offrit une branche d'arbre tombée en travers du torrent, et à laquelle il parvint à se retenir. Le retentissement du torrent couvre la voix humaine, et se répète en échos prolongés, de manière à produire une confusion de sons non intermittents,

et aussi désagréables qu'assourdissants pour l'oreille. Comme nous éprouvions une extrême difficulté à gravir les montagnes, nous avons beaucoup de peine à faire plus d'un demi-mille par heure. Aussi nous cheminions en silence, avec tous les signes de la fatigue, sans qu'un sourire vînt dérider nos fronts soucieux et abattus. Au reste, cette imperturbable gravité est commune à tous ceux qui entreprennent un voyage dans les montagnes, et bien qu'assez étonnante, elle prend sa source naturelle dans le contraste des impressions qui nous affectent à l'aspect des précipices escarpés, ou à la vue des plaines unies et tranquilles.

En continuant notre route vers Serinagour, nous traversâmes plusieurs villages assez bien bâtis, quoique composés de groupes de maisons jetées çà et là sans ordre et sans plan. Ces habitations ne laissent pas, toutefois, d'être commodes. Ainsi qu'on le voit en Savoie, et, j'imagine, dans tous les pays de montagnes, l'une de leurs parois est formée par le flanc même du rocher contre lequel le toit est appuyé. On entre dans ces maisons par une porte assez basse pour que les habitants ne puissent la franchir qu'en rampant. C'est tout au plus même si un enfant de trois ans pourrait le faire sans se baisser.

Le reste de notre chemin parcourait des monts escarpés, dont les flancs chenus avaient été dépouillés de leur végétation par un de ces embrasements spontanés dont j'ai parlé plus haut, et qui sont si fréquents dans ces régions. A mesure que nous gravissions,

nous rencontrions des souches d'arbres calcinées, dont l'aspect était loin de réjouir la vue. Dans la partie supérieure de la montagne le *jongle* était intact.

Après avoir suivi quelque temps un sentier légèrement tortueux entre deux collines, nous entrâmes dans un bois touffu et naturellement impénétrable au jour. Une espèce de crépuscule semblait y régner de toute éternité, tant il était impossible aux rayons du soleil de percer ses masses épaisses et ténébreuses. Sans pouvoir distinguer des yeux aucun objet à une certaine distance, nous entendions distinctement le bruit de la cataracte, interrompu de temps en temps par le caprice du vent, mais qui revenait toujours plus intense frapper notre oreille.

Nous commençâmes alors à descendre par une pente rapide et hérissée d'obstacles : elle nous conduisit au fond d'une vallée, autour de laquelle s'élevaient des pics à perte de vue, et dont la cime semblait réellement prête à fendre le ciel. Là, sur la croupe écorchée et nue des précipices, des pins noircis ou fendus par la foudre faisaient entendre le craquement de leurs troncs balancés par la brise, et produisaient de loin en loin une succession de lourds et profonds gémissements, qu'un esprit mélancolique aurait pu prendre pour les lamentations lugubres des êtres de l'autre monde. Du fond de cette obscure vallée, en levant les yeux en l'air, nous apercevions les étoiles brillantes comme les paillettes d'un manteau. Le ciel nous paraissait d'une teinte uniforme du pourpre le

plus foncé, sur laquelle les astres étincelaient avec une vivacité d'éclat indescriptible; et cela, bien que le soleil ne dût se coucher que deux heures plus tard, et que la nuit fût, par conséquent, encore éloignée. L'imagination ne peut se représenter un pareil spectacle.

En sortant de cette vallée, nous recommençâmes à monter, espérant trouver en haut de la montagne la fin de nos nouvelles fatigues. Mais parvenus là, une autre rangée de monts à franchir s'offrit à nos yeux, et nous annonça la continuation de nos peines.

